

## À la recherche d'autorité : nommer l'acte d'écrire dans la langue maya yucatèque (xvi<sup>e</sup> siècle)

Caroline Cunill  
EHES/CERMA

**RÉSUMÉ.** Le présent travail s'interroge sur les mots qui furent utilisés pour nommer l'acte d'écrire et l'écrit dans la langue maya yucatèque du xvi<sup>e</sup> siècle. Nous partons de l'hypothèse que la sémantique historique permet d'éclairer les enjeux politiques liés à l'usage de l'écriture alphabétique de la part des acteurs autochtones dans l'empire hispanique. Le corpus utilisé pour mener à bien cette étude est constitué par une série de textes rédigés en langue maya par les autorités autochtones de différents villages de la province, ainsi que par le premier dictionnaire maya-castillan élaboré autour de 1580. Nous montrerons que le choix des mots utilisés pour désigner l'écriture et l'écrit révèle la volonté de donner aux documents une autorité à travers les techniques d'enregistrement utilisées pour consigner l'information.

**MOTS-CLÉS :** écriture, écritures, autorité, langue maya, Yucatán, xvi<sup>e</sup> siècle

**ABSTRACT.** This text aims to analyze the words that were used to designate the act of writing and the written documents in Maya Yucatec language during the second half of the sixteenth century. We consider that semantic history can help grasp the political revendications related to the use of the alphabetic writing on behalf of the indigenous people in Spanish America. Our corpus contains a series of text written in Maya Yucatec by the autochthonous authorities of different villages of the province between 1550 and 1580, as well as the first Maya-Castilian dictionary that was produced around 1580. We will show that the words chosen to designate the act of writing and the written documents reveal the search for granting the documents an authority through the evocation of the recording devices that were used to register the data.

**KEYWORDS:** Writing, Writings, Authority, Maya Language, Yucatan, Sixteenth Century



Cet article est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* attribution / pas d'utilisation commerciale / partage dans les mêmes conditions 4.0 international. ISSN : 2260-7838. <http://savoirsenprisme.univ-reims.fr>

## Introduction

La conquête de l'Amérique fut accompagnée de nombreux bouleversements pour les peuples autochtones qui, en plus d'être incorporés dans une nouvelle entité politique, furent soumis à un processus d'évangélisation. Alors qu'il fut convenu que l'évangélisation se ferait dans les langues amérindiennes, l'écriture alphabétique devait remplacer les systèmes d'écriture préhispaniques quand ces derniers existaient. L'imposition d'un nouveau système d'écriture fut donc au cœur de l'entreprise coloniale<sup>1</sup>. Dans le Yucatan, les Franciscains mirent au point, avec l'aide d'intellectuels mayas, un système de représentation de la langue maya yucatéque au moyen des lettres de l'alphabet latin – certaines furent combinées ou légèrement modifiées pour représenter des sons propres à la langue maya. Les religieux purent ainsi enseigner à lire et à écrire leur langue avec ce système aux jeunes mayas issus des élites locales (Cunill, 2010). Parallèlement, l'usage de l'écriture maya fut criminalisé et les procès d'idolâtrie permirent de localiser et de détruire un grand nombre d'ouvrages anciens (Sullivan, 2021). Cependant, certains Mayas tentèrent de résister à cette imposition et cachèrent leurs manuscrits afin d'éviter qu'ils ne fussent confisqués par les autorités ecclésiastiques (Bricker, 1990, 2007 ; Restall, 1997 ; Chuchiak, 2010)<sup>2</sup>.

À ce jour, les recherches sur ces questions ont reposé presque exclusivement sur l'analyse de discours écrits en espagnol – chroniques franciscaines, procès d'idolâtrie, relations de mérites. Dans le présent travail, nous nous intéresserons à une série de textes rédigés en langue maya par les autorités autochtones de différents villages du Yucatan, ainsi qu'au premier dictionnaire maya-castillan élaboré autour de 1580<sup>3</sup>. D'autre part, nous porterons une attention particulière aux micro-discours contenus dans les mots ayant servi, dans la langue maya yucatéque de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, à désigner l'écriture et l'écrit. Comme le rappelle justement Gilbert Fabre, les mots ne se contentent pas « de renvoyer à des réalités extralinguistiques d'ordre spatial, temporel ou conceptuel, ils nous disent aussi quelque chose d'eux-mêmes. Cette auto-discursivité [...] exprime un savoir mémoriel lié à une vision du monde » (Fabre, dans ce dossier)<sup>4</sup>. Nous montrerons que, dans ces textes en maya, le choix des mots utilisés pour désigner l'écriture et l'écrit révèlent la volonté de leurs auteurs de donner aux documents une autorité à travers la référence au processus de production de l'écrit, ainsi qu'au genre documentaire utilisés pour consigner l'information.

1 Notons la persistance de l'usage des *kipus* dans la vice-royauté du Pérou, ainsi que celle des traditions issues des registres tributaires dans la Vallée de México (Curatola Petrocchi et Puente Luna, 2007).

2 Pour une comparaison avec les aires linguistiques k'iche' et nahua, voir Garay, 2014 et Mundy, 2020.

3 Nous analyserons le « Mémoire de la répartition des terres de Maní » de 1557, ainsi que deux lettres envoyées à Philippe II en 1567 et 1580. Ces documents ont été transcrits, traduits en espagnol, et publiés par Quezada et Okoshi Harada, 2001) et Cunill, 2023, respectivement. Le *Calepino de Motul*, quant à lui, a été publié par Arzápalo Marín (1995).

4 Sur ces questions, voir Fabre, 2018 ; Neyrod, 2019 et dans ce dossier.

## Les mots et leur mémoire dans le *Calepino de Motul*

Au cours des dernières années, les épigraphistes Stuart (1989), Coe et Kerr (1998) et Alfonso Lacadena (1996) ont identifié les glyphes correspondant aux termes *ts'ib* et *ah ts'ib* qui, à l'époque préhispanique, désignaient en maya yucatèque l'acte d'écrire (avec le système logo-syllabique) et le scribe<sup>5</sup>. Ils identifièrent également les glyphes correspondant aux mots *hun* et *ah k'u hun* qui faisaient référence, respectivement, au livre (c'est-à-dire ce qu'on appellerait aujourd'hui un codex préhispanique) et au « seigneur des livres sacrés<sup>6</sup> ». Ce lexique relatif à l'écriture fut consigné dans le *Calepino de Motul*, le premier dictionnaire maya-espagnol qui fut élaboré autour de 1580 par des franciscains bilingues, probablement avec l'aide d'intellectuels mayas (Bolles, 2004)<sup>7</sup>.

Dans ce document, les termes *dzib*, *ah dzib*, *dzibal* et *dziban* sont glosés par « écrire, peindre et dessiner », « peintre ou celui qui écrit », « écrit ou écriture et la peinture, et la copie qu'on en fait » et « chose qui est écrite ou peinte » (*Calepino*, 1995, 1 : 215). Notons que *ah* est une particule d'agentivité qui s'utilise avec un verbe (Bricker, 2019 : 197). D'autre part, *-al* (ou *-il*) est un suffixe dérivationnel permettant de construire un substantif abstrait à partir d'une racine adjectivale ou verbale. Bricker donne l'exemple de *yaabal* ou *yaabil* (« abondance, multitude »), dérivé de *yaab* (« beaucoup, plusieurs ») (202). Enfin, lorsqu'il est suffixé à une racine verbale, *-a(a)n* a un sens participial, comme dans *nay* (« oublier »), *nayan* (« oublié »), et *nayanil* (« personne oubliée ») (203).

Les définitions du *Calepino* indiquent que les mots mayas *dzib*, *ah dzib*, *dzibal* et *dziban* qui, à l'époque préhispanique, faisaient référence à l'écriture logo-syllabique furent resignifiés, dans le contexte colonial, pour renvoyer à l'usage de l'alphabet latin auquel se réfèrent les termes « écrire », « celui qui écrit », « écrit ou écriture » dans les gloses mentionnées plus haut. En revanche, « peindre », « peintre », « peinture » et « chose peinte » désignaient certainement l'écriture logo-syllabique maya. Dans le centre du Mexique, le terme « peinture » était fréquemment utilisé par les Espagnols pour nommer ce qu'on appellerait aujourd'hui un « codex » de tradition aztèque (Pulido Rull, 2020). Néanmoins, ce mot ne se généralisa pas pour nommer les manuscrits de tradition maya dans le castillan parlé dans le Yucatan du xvi<sup>e</sup> siècle, où les termes *libro*, *letra* et *escribir* désignaient aussi bien un texte alphabétique qu'un codex, l'écriture alphabétique ou logo-syllabique.

Mais l'usage des binômes « écrire/ peindre », « celui qui écrit/ peintre » et « écriture/ peinture » dans les gloses du *Calepino* suggère que ses auteurs souhaitaient distinguer les deux acceptions des termes mayas *dzib*, *ah dzib*, *dzibal* et *dziban*. Alors que les premiers mots castillans renvoyaient à l'écriture alpha-

5 À l'époque coloniale, *ts'ib* était orthographié *dzib* ou *cib*.

6 Sur la représentation des scribes à l'époque préhispanique et la relation entre l'univers nocturne et l'écriture, voir Becquey, 2020.

7 Sur le rôle que put jouer l'interprète maya Gaspar Antonio Chi dans cette entreprise linguistique, voir son propre témoignage consigné dans sa relation de mérites (Quezada et Torres Trujillo, 2010 : 50-70).

bétique, les seconds se référaient à l'écriture logo-syllabique. Cette hypothèse semble être confirmée par le fait que *hobon* et *ah hobon* sont glosés par « la couleur ou la nuance dans la peinture et les colorants ou couleurs avec lesquelles on teint ou on peint », « peindre avec des couleurs, appliquer de la couleur » et « peintre » dans le *Calepino* (1995, 1 : 92 y 349). On comprend que « peinture » désignait l'écriture logo-syllabique dans la glose de *dzib* et le dessin avec des couleurs dans celle de *hobon*<sup>8</sup>.

L'examen des gloses de *huun*, *ah kulem dzib* et *kulem dzib* donne des indications supplémentaires sur le processus de resémantisation auquel fut soumis le lexique maya au xvi<sup>e</sup> siècle. Le *Calepino* définit ces termes par « papier, missive ou livre », « écrivain sacré qui écrit des choses sur Dieu, théologien » et « écriture sainte » (1995, 1 : 30, 354, 433). En prenant le sens de « missive », *huun* se référait à une nouvelle réalité puisqu'à l'époque préhispanique le genre épistolaire était inconnu des Mayas<sup>9</sup>. D'autre part, la nouvelle acception que les Franciscains attribuèrent à *kuu* et *kulem*, auxquels ils donnèrent le sens chrétien de « Dieu » et de « choses divines, sacrées » (1995, 1 : 436), rendit possible que *ah kulem dzib* renvoie à un nouveau type de spécialiste de l'écrit, le « théologien ». La même insistance sur le sens chrétien du « livre » est perceptible dans *y (h)uunil Dios* et *y (h)uunil salmos* où, accompagné des emprunts « Dieu » et « psaume », le terme *huun* prit le sens de « livre qui parle de Dieu », « livre des psaumes » (1995, 1 : 354). Notons que le suffixe *-il* remplissait ici une fonction partitive qu'on retrouve dans l'expression *y utzil Dios*, « la bonté de Dieu » (Bricker, 2019 : 204).

Ces gloses suggèrent que les auteurs du dictionnaire enregistraient en même temps qu'ils contribuaient à imposer les sens nouveaux que les mots mayas étaient en train de prendre dans le contexte colonial. Dans le cas qui nous occupe, elles renvoyaient à l'imposition de l'écriture alphabétique aux populations autochtones. Cependant, la seconde acception donnée à *dzib* témoigne aussi de la volonté soit de faire état d'un pratique encore en usage – quoique marginale – à l'époque où le dictionnaire fut rédigé, soit de conserver la trace d'une pratique ancienne – et interdite<sup>10</sup>. Dans cette perspective, on peut considérer que le dictionnaire devenait, peut-être à son insu, le gardien des mots et de la mémoire des mots de la langue maya yucatèque. D'autre part, il convient de s'interroger sur la marge d'autonomie dont disposaient les acteurs historiques par rapport aux normes que prétendaient imposer les dictionnaires. L'analyse

8 Notons qu'associés à *ool* (« âme », « esprit »), les termes « écriture » (*zib*) et « peinture » (*hobon*) prenaient en maya le sens d'imagination, d'intelligence et de désir. Le *Calepino* glose *zib ool* par « imaginer, avoir des pensées fantasques », « imagination et fantaisie de l'imagination », « désireux, qui a des désirs sexuels » et *hobon ool* par « intelligent, ingénieux, inventif, et sage » (1995, 1 : 92 216, 349). Pour une réflexion sur la notion de sagesse dans les cultures maya et nahua à l'époque préhispanique, voir Graña-Berhens, 2012.

9 Ainsi, les auteurs du *Calepino* glosèrent la forme nominale *u (h)uunil* par « la missive qu'on m'envoie ou qu'on m'écrit ou qui m'est adressée ou dans laquelle on parle de moi » (1995, 1 : 354).

10 Alors que des auteurs comme Hanks (2010) ont souligné à quel point le travail sur les langues autochtones réalisé par les religieux fut déterminant dans le processus d'imposition de la religion catholique, plus récemment, des chercheurs comme Cervantes Cuevas (2021) montrent les limites de cette entreprise et soulignent à quel point les dictionnaires de l'époque coloniale sont des sources très riches pour accéder à la cosmovision des peuples autochtones.

des mots et des discours se référant à l'écriture et à l'écrit dans des textes rédigés en langue maya yucatèque par les autorités de différents villages dans la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle permet de compléter l'information lexicographique et historique contenue dans le *Calepino de Motul*.

## Références à l'écrit dans le « Mémoire de la répartition des terres de Maní »

153

Le « Mémoire » fut rédigé en 1557 à l'initiative du gouverneur maya (*halach uinic*) don Francisco de Montejo Xiu pour répartir les terres de la province de Maní. Ce document commence ainsi – la colonne de droite correspond à ma traduction française du texte maya, inspirée de la traduction espagnole proposée par Okoshi Harada dans les *Papeles de los Xiu* :

<i>U kahlay toxci kaax</i>	Mémoire de comment a été répartie la terre
<i>tumenob almehenob</i>	par les nobles
<i>yetel halach uinic</i>	et par le <i>halach uinic</i>
<i>don Francisco de Montejo Xiu</i>	don Francisco de Montejo Xiu
[...] <i>bay yanil u dzibal lae</i>	[...] c'est ainsi que cela est écrit

(Quezada et Okoshi, 2001 : 54).

Dans ce fragment, l'acte d'écrire est évoqué par le verbe *dzib* qui apparaît à la voie passive. Bricker (2019 : 162) explique, en effet, qu'à l'époque coloniale le suffixe *-al* était utilisé dans les formes passives des verbes transitifs ayant une laryngée en position médiale.

L'emploi de l'adverbe *bay* (« ainsi ») et du déictique *lae* a pour fonction d'insister sur la conformité entre les informations sur la répartition des terres (*toxci kaax*) données par les personnes présentes lors de la réunion et « ce qui est écrit » (*u dzibal*). On peut considérer que l'usage de la particule *yanil* renforce cette idée car, suivie d'une racine verbale à l'imperfectif, elle indiquait un aspect et pouvait avoir un sens d'obligation (Bricker, 2019 : 93)<sup>11</sup>. Soulignons aussi que l'acte d'écrire était mis en relation avec la volonté de conserver la mémoire de l'accord passé entre les parties, puisque *kahlay* (de *kaahal*, « se souvenir ») signifiait aussi bien « la mémoire, le pouvoir de l'âme » que « le mémoire » (*Calepino*, 1995, 1 : 400-401). Ainsi, l'écrit était envisagé tant comme le résultat d'une action collective, que comme l'instrument au moyen duquel la mémoire de cette action était conservée. On peut dire que ces notions sont également présentes dans les micro-discours des mots français et espagnols « acte » (*un acta*) et « mémoire » (*un memorial*) qui font référence au processus de production de l'écrit et à sa fonction mémorielle.

11 D'ailleurs, notons que le *Calepino* enregistre *yanil* avec le sens de « chose nécessaire de laquelle dépend une autre » (*Calepino*, 1995, 1 : 366).

À la fin du texte, le terme *kahlay* est réitéré et est mis en parallèle avec l'expression *u dzibil hunil*<sup>12</sup>. Une traduction littérale de *u dzibil hun* pourrait être « l'écriture du papier » ou « ce qui est écrit sur le papier, dans le manuscrit, dans le document ». Il semble, en effet, que le suffixe partitif *-il* permettait d'associer l'acte d'écrire (*dzib*) au support (*hun*) sur lequel l'écriture était consignée. L'usage conjoint de *dzib* et *hun* est intéressant car il ne correspond pas à une pratique langagière utilisée à l'époque préhispanique – ou, au moins, aucun texte associant *dzib* et *hun* n'a été identifié par les épigraphistes à ce jour. Il semble donc que *u dzibil hun* soit une création lexicale destinée à désigner un nouveau type de texte. Le suffixe *-il* accolé à *hun*, quant à lui, servait certainement à introduire le contenu du document, à savoir, l'accord sur la répartition des terres. Ainsi, le fragment complet est comme suit :

<i>u kahlay yetel u dzibil hunil</i>	mémoire et écriture sur papier au sujet de
<i>uchci u xotol u chi kaax</i>	comment furent réparties les bordures des terres
<i>tumenob almehenob u batabilob</i>	par les nobles et les caciques
<i>uchebal u kahtal yetel yoheltabal</i>	pour que cela soit gardé en mémoire et soit connu
<i>tumenob bin yan</i>	par ceux qui viendront

(Quezada et Okoshi, 2001 : 65).

On notera que l'usage des verbes *kaah-* (« se souvenir ») et *ohel* (« connaître ») à la forme passive permettait d'insister une nouvelle fois sur la fonction mémorielle du document. En outre, la préposition *tumen* permettait d'introduire le complément d'agent, qui n'était autre que la forme verbale *bin yan*, qui pourrait se traduire littéralement par « ceux qui seront ». En effet, la principale fonction de la particule *bin* consiste à caractériser un événement susceptible de se produire dans un futur indéfini et lointain (Bricker, 2019 : 98)<sup>13</sup>. D'autre part, lorsqu'il ne sert pas de particule indiquant l'imperfectif, *yan* signifie « être au monde » (*ser o estar en el mundo*) (Calepino, 1995, 1 : 356).

Il est d'ailleurs intéressant d'observer que les auteurs du « Mémoire » firent un usage répétitif de la particule *bin* pour évoquer l'utilité (future) de leur texte. Ainsi, ils expliquent que les limites territoriales fixées par don Francisco de Montejo Xiu et les nobles de Maní « seront acceptées » (*bin ocçabac*) par « tous les hommes » (*tu lacal uinicob*) qui « verront ce qui est écrit » (*bin ylic u dzibal*) :

[...] <i>binix ocçabac</i>	[...] et cela [la répartition] sera accepté
<i>tumenob tu lacal uinicob</i>	par tous les hommes
<i>bin ylic u dzibal</i>	qui verront ce qui est écrit
<i>xotanil u chi kaax</i>	sur la répartition des bordures de la terre
<i>ti bay yanil lae</i>	tel que cela est [écrit]

(Quezada et Okoshi, 2001 : 64).

<sup>12</sup> L'usage de structures parallèles est fréquent dans les langues mayas (Hull et Carrasco, 2012)

<sup>13</sup> Sur l'usage de *bin* dans le répertoire prophétique en langue maya yucatèque, voir Vapnarsky, 1996.

L'alternance entre les particules *yanil* et *bin* est particulièrement significative car elle permettait de se référer au processus de production de l'écrit et aux futurs usages qui en seraient fait. Or, l'utilité (future) du document tenait précisément à la qualité (présente) de son processus de production qui en garantissait l'authenticité. La double articulation entre l'utilité (*u uilal*) et la vérité (*hah*) et entre le futur (*bin*) et le présent (*yanil*) apparaît dans le fragment suivant :

[...] <i>uchaccix u hochol</i>	[...] et des copies seront élaborées
<i>tumen ti mac bin yan</i>	par quiconque qui se présentera
<i>hebal u uilal</i>	et ce sera profitable
<i>tumen hah tu lacal</i>	car tout cela est la vérité
<i>bay yanil ti original</i>	comme cela figure dans l'original
<i>ti manan çipanie</i>	qui ne contient aucune erreur
<i>bay yanil tu p'izil ti traça lae</i>	comme cela figure dans la mesure, la visite
( <i>Ibidem</i> ).	

Le texte est construit sur une double structure parallèle : les expressions *hah tu lacal* (« tout est vrai ») et *manan çipanie* (« il n'y a pas d'erreur ») sont associées à *bay yanil ti original* (« comme cela figure dans l'original ») et *bay yanil tu p'izil ti traça lae* (« comme cela figure dans la mesure, la visite »). Les deux emprunts castillans *original* et *traça* se font écho l'un à l'autre. Mais ces derniers renvoient aussi à des termes mayas. En effet, *original* répond à *u hochol*, « la copie » dont l'utilité tient à ce qu'elle est justement tirée de « l'original<sup>14</sup> ». C'est également une reformulation de *u dzibil hun* (« écriture sur papier ») qui apparaît à peine quelques lignes plus haut dans le texte. L'usage de cet emprunt permettait aux auteurs du « Mémoire » de mettre en avant leur connaissance des genres notariés hispaniques. Ce mot évoquait aussi le caractère authentique de leur propre document (*u dzibil hun*) grâce à la référence à son « origine », c'est-à-dire son contexte de production. D'ailleurs, l'idée d'authenticité était renforcée grâce à l'association de *u dzibil hun/original* avec le mot « vérité » (*hah*).

L'emprunt *traça* était, quant à lui, plus directement mis en lien avec le terme maya *u p'izil*, construit à partir de la racine *ppiz-*, « la mesure », « mesurer » (*Calepino*, 1995, 1 : 664) et du suffixe dérivationnel *-il* qui permettait, on l'a vu, de former des noms abstraits à partir de différents types de racines (Bricker, 2019 : 202-203). Rappelons qu'au xvi<sup>e</sup> siècle les Espagnols réalisaient des visites au cours desquelles un juge, en présence d'un échevin et de témoins, déterminait de quelle juridiction dépendait certaines terres et qui pouvait les cultiver. L'échevin était chargé de produire un document écrit et une représentation iconographique qui correspondait à la *traza*, littéralement « le tracé », réalisé par le juge (Machault, sous presse, Pulido Rull, 2020, Mundy, 2020). En utilisant l'emprunt *traça*, les auteurs du « Mémoire » dressaient donc une équivalence

14 Le mot *hochol* vient de la racine verbale *hoch-* qui signifiait, selon le *Calepino*, « réaliser la copie d'une écriture telle qu'elle apparaît dans l'original, et faire le portrait de quelqu'un » (1995, 1 : 350). Sur l'élaboration de copies, leur circulation et les usages qui en furent faits dans les villages mayas depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours, voir Okoshi Harada, 2017, 2018 ; Vapnarsky et Chi Canul, 2021 ; Sullivan, 2021.

entre l'entreprise de « mesure » (*u p'izil*) des terres, réalisée par don Francisco de Montejo Xiu et les nobles de Maní, et la procédure hispanique connue sous le nom de *traça*. Ce parallèle avait sans doute pour but de renforcer la légitimité du document écrit qui résultait de cette action collective, puisque ses auteurs insistaient sur l'absence d'erreur (*ti manan çipanie*) dans la procédure<sup>15</sup>.

Alors que le « Mémoire » s'efforçait de suivre les normes du genre notarial hispanique (date, autorités impliquées, type de document et procédure), l'absence de référence à l'échevin chargé de consigner par écrit le contenu des accords entérinés par les autorités mayas peut paraître surprenante. On sait que l'échevin était une figure clé des municipalités castillanes (*cabildos*), puisque cet officier recevait, produisait et conservait les documents officiels de cette institution. Or, dans le « Mémoire » toutes les formules utilisées pour évoquer le processus d'élaboration du document sont impersonnelles. Cette caractéristique a sans doute un lien avec la date de rédaction du texte. Alors que Tomás López Medel (1552) s'efforça d'institutionnaliser les municipalités dans les villages du Yucatan, ce processus ne fut consolidé que plus tard, notamment sous l'impulsion de la visite de Diego García de Palacio (1582). Ainsi, dans les textes du *Códice de Calkiní* rédigés entre 1579 et 1595, les échevins s'identifient comme *esscrivano* ou *ah dzib hun*, ils donnent leurs noms et ils apposent leurs signatures qu'ils désignent au moyen de l'emprunt castillan *firma* (2009 : 68, 71-72, 85-86). Néanmoins, ce type d'information n'apparaît pas encore dans le « Mémoire de la répartition des terres de Maní ».

### Écrire au roi : les lettres des caciques mayas de 1567 et 1580

En mars 1567 un groupe de caciques mayas de différents villages du Yucatan se réunirent pour envoyer au roi une longue lettre rédigée dans leur langue dans laquelle ils condamnaient les abus du clergé séculier contre les populations locales et regrettaient leur manque d'engagement dans l'entreprise évangélicatrice, notamment en raison de leur méconnaissance de la langue maya. De ce fait, les caciques affirmaient préférer les franciscains qui étaient désintéressés et s'efforçaient d'apprendre leur langue. Ils suppliaient donc le roi d'Espagne de leur envoyer des Frères mineurs. Cette lettre fut présentée au gouverneur de la province, don Luis Céspedes de Oviedo, par l'entremise des défenseurs des Indiens, avocats spécialisés dans la représentation des peuples autochtones, Pedro Díaz de Monjíbar et Diego Rodríguez de Vivanco. Le gouverneur ordonna que l'interprète général, Alonso de Arévalo, traduise le texte en castillan avant de le transmettre au monarque. L'ensemble de ces procédures fut consigné par écrit par l'échevin Jerónimo de Castro dont la principale fonction consistait à garantir l'authenticité du processus à travers lequel le document était produit.

Dans la lettre de 1567, les caciques mayas utilisèrent plusieurs emprunts castillans pour évoquer le lieu et la date de production du document. Ils signalaient

15 Sur la fonction des emprunts castillans relatifs aux charges politiques dans les textes mayas de l'époque coloniale, voir Cunill, 2019.



– la colonne de droite correspond à ma traduction du texte maya ; il convient de souligner que l'interprète Alonso de Arévalo ne jugea pas nécessaire de traduire les passages qui suivent – que la lettre fut écrite :

<i>hai li lae uay ti ciudad merida yucatan</i>	ici dans la ville de Mérida Yucatán
<i>tu bolonpiç ukinil yuil março año mil</i>	au neuf du mois de mars de l'année mille
<i>de quinientos y sesenta y siete</i>	cinq cent soixante-sept (Cunill, 2023 : 259)

Les caciques utilisent également les emprunts *firmasob* et *defensorob* (pluriel avec le -s castillan et le suffixe -ob maya) pour désigner les actions et les acteurs impliqués dans l'authentification de leur missive. Ils expliquaient :

<i>coltic ucaab u firmasob</i>	nous savons qu'ont apposé leurs signatures
<i>cah antulob laobi defensorob</i>	ceux qui nous aident, ces défenseurs ( <i>Ibidem</i> )

On notera que le terme *defensorob* est inséré dans une structure parallèle où il est associé au maya *ah antulob*, construit à partir de la particule d'agentivité *ah* et de la racine verbale *ant-* (« aider »). Le *Calepino* (1995, 1 : 7) glose *ah antah* par « patron ou défenseur, qui aide et qui défend ». Cette double désignation, en maya et en castillan, permettait donc de montrer au monarque que les caciques connaissaient les rouages du gouvernement impérial et les agents chargés de représenter leurs intérêts devant les tribunaux royaux.

Le fragment qui suit confirme cette hypothèse, dans la mesure où la conjonction de coordination *ca ułzac* (« pour que ») avait pour fonction d'expliquer le but que poursuivaient les caciques en respectant cette procédure. Selon eux, le document fut signé par leurs défenseurs :

<i>ca ułzac auoheltic</i>	pour que tu [Majesté] saches
<i>hach talil ti col he ca okotba tech lae</i>	que c'est de plein gré que nous te supplions
( <i>Ibidem</i> )	

Il s'agissait donc de donner au roi la garantie que les caciques avaient écrit leur pétition (*ca okotba*) de leur plein gré (*hach talil ti col*). Le *Calepino* (1995, 1 : 696) enregistre, en effet, *talil tii ool* avec le sens de « avec le cœur, avec la volonté et l'envie, volontairement, et non par force ». Rappelons qu'à partir de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle le statut de « personnes misérables », qui s'appliquait en Europe aux pauvres, aux enfants et aux femmes ne bénéficiant pas de la protection d'un mari, fut attribué aux peuples amérindiens. Or, s'il est vrai que ce statut juridique leur permit de bénéficier de certains privilèges dans l'accès à la justice grâce à la nomination de défenseurs et d'interprètes, ce statut véhiculait une certaine défiance à l'égard de la pleine capacité politique des acteurs amérindiens (Duve, 2004 ; Cunill, 2017). Il était donc fondamental pour les caciques, qui se définissaient comme « misérables » (*hach ah numyaon*, littéralement « nous qui sommes très pauvres, misérables ») pour attirer la bienveillance du monarque, d'insister sur le fait qu'ils avaient écrit leur pétition de leur plein

gré. Cela leur permettait d'écarter toute suspicion de manque d'autonomie dans l'expression de leur positionnement politique, laquelle aurait pu nuire à leurs revendications.

Dans le même fragment, les caciques font aussi référence au gouverneur du Yucatan et à son rôle d'intermédiaire. Ils expliquaient, en effet, que ce dernier disposait de la capacité de comprendre (*naat*) le contenu de leur pétition, c'est-à-dire de juger de sa pertinence dans le contexte local, et du pouvoir de les aider (*antah*) à envoyer (*tuuch*) leur missive (*ca ɔib hun*) au roi. Le texte se poursuivait donc de la façon suivante :

<i>caix yetel ti gobernador</i>	[c'est de notre plein gré que nous supplions le roi]
<i>ca uʒac unatic</i>	et aussi notre gouverneur
<i>caix uʒac u hach anticoon</i>	pour qu'il comprenne
<i>ca utuchite ca ɔib hun tech</i>	et qu'il nous aide
<i>ca uʒac auoheltic yail ca cah</i>	à t'envoyer notre lettre
<i>cech noh ahau ah tepale</i>	pour que tu aies connaissance de nos souffrances, oh grand roi, Majesté ( <i>Ibidem</i> ).

La lettre de 1567, dont l'authenticité était garantie par l'intervention conjointe des défenseurs et du gouverneur, remplissait donc une fonction précise, celle de faire connaître au roi la situation de ses vassaux amérindiens. Cette idée apparaît dans la forme verbale *ca uʒac auoheltic* (« pour que tu saches »), répétée deux fois dans le fragment. Alors que la première occurrence était associée à la liberté avec laquelle les caciques prirent l'initiative d'écrire au roi, la seconde servait à évoquer leurs « souffrances » (*yail*) – au sens d'être victimes d'abus et d'injustices<sup>16</sup>. Celles-ci rendaient nécessaire l'intervention du roi pour y remédier. On notera également que l'expression *ca ɔib hun* désignait le format utilisé pour s'adresser au roi, c'est-à-dire, la « lettre ». Cette expression faisait écho à *ca okot ba*, qui faisait référence à la « pétition ». Cette structure parallèle permettait d'exprimer une idée de complémentarité entre le contenu du texte (la « pétition ») et son format (la « missive »).

En 1580 un groupe de caciques originaires de différents villages du Yucatan écrivirent une autre lettre à Philippe II pour lui demander de leur envoyer des franciscains parlant leur langue ou susceptibles de l'apprendre. À la différence de la missive de 1567, ce document ne passa pas entre les mains ni du défenseur des Indiens, ni du gouverneur, ni de l'interprète officiel. Le document fut confié au franciscain Gaspar González de Nájera qui s'app préparait alors à se rendre en Espagne comme représentant de son ordre. En plus de la lettre des caciques, le religieux transportait aussi une missive du gouverneur don Guillén de las Casas destinée au roi, ce qui montre que l'initiative des autorités mayas s'inscrivait dans une tradition consistant à remettre des documents à des personnes chargées de présenter les demandes des acteurs locaux devant le Conseil des Indes.

16 Le *Calepino* définit *yaail* par « douleur ou plaie » (1995, 1 : 360).

C'est donc à travers la qualité de Gaspar González de Nájera que les caciques prétendaient « authentifier » leur lettre, de sorte que leur texte commençait de la façon suivante :

<i>ca oibtic huun tees</i>	nous t'écrivons cette missive
<i>tu pach p<sup>o</sup> frai gaspar de najera</i>	que porte Gaspar González de Nájera
<i>ah maya than</i>	lequel parle la langue du Mayab
<i>cu benel tataneex</i>	et va au-devant de ta présence
<i>ucaantes ti baal yan unah toon loe</i>	pour te dire ce qui nous est nécessaire

(Cunill, 2023 : 272)

Le verbe *oib* était utilisé dans sa forme transitive (suffixe *-ic*) et accompagné de l'objet, *huun*, qui désignait « la missive » des caciques. Comme dans le texte de 1567, celui de 1580 contenait aussi plusieurs occurrences du terme *okot ba* pour faire référence à la « pétition ». L'usage de ces deux mots permettait de définir l'instrument auquel avaient recours les caciques pour s'adresser au roi. Les lettres de 1567 et de 1580, qui furent signées par un grand nombre de caciques et qui étaient destinées au roi, marquèrent sans doute un tournant dans la généralisation de l'expression *dzib hun* pour se référer au genre épistolaire. Néanmoins, dans les textes du *Códice de Calkiní* rédigés entre 1579 et 1595, le substantif *ah dzib hun* et le verbe *dzib hun* désignent la charge d'échevin et l'acte d'écrire. Il semblerait donc que, dans ces documents, l'association entre *dzib* et *huun* permettait de se référer, plus généralement, à l'écriture alphabétique et, peut-être, de la distinguer de l'écriture logo-syllabique. Ainsi, *huun* aurait acquis une fonction de marquage et de distinction. Il est possible, en effet, que la persistance de codex préhispaniques ait pu provoquer chez les locuteurs de la langue maya le besoin de distinguer lexicalement ces deux techniques d'enregistrement<sup>17</sup>. Or, on peut supposer que *huun* était le terme le plus adapté pour remplir cette fonction dans la mesure où il désignait des réalités nouvelles dans l'aire maya, à savoir l'introduction massive du genre épistolaire, ainsi que du papier et du livre dans leurs formats européens<sup>18</sup>.

## Conclusions

Cette étude met en évidence la pertinence des dictionnaires des langues autochtones produits à l'époque coloniale comme source permettant d'explorer les efforts de re-sémantisation du lexique maya entrepris par les religieux. Les gloses de *dzib*, *ah dzib* et *dzibal* montrent que le dictionnaire participait, par l'entremise de la langue, à l'imposition d'un nouvel ordre politique, religieux et socioculturel aux Amériques. Néanmoins, pour être intelligibles, ces mots

17 Il est d'ailleurs significatif de trouver cette double référence dans la glose en castillan proposée par les auteurs du *Calepino* qui distinguent, pour l'entrée *dzibal*, l'« écriture (alphabétique) » et la « peinture (écriture logo-syllabique) ».

18 Sur ces questions, voir Cunill, sous presse.

devaient non seulement respecter certaines règles morphosyntaxiques, mais aussi entretenir des affinités avec les réalités connues par les locuteurs. De cette façon, le dictionnaire conservait, peut-être à son insu et de façon éphémère, la mémoire des mots et des pratiques anciennes qui y étaient associées. Cette étude met aussi en lumière la créativité linguistique des acteurs mayas qui surent s'emparer de la langue espagnole et la faire dialoguer avec leur langue en fonction de leurs propres besoins et en marge des normes que prétendaient imposer les dictionnaires. Ainsi, dans le « Mémoire » de 1557, c'est l'expression *u dzibil huun* qui servit à désigner le document où fut consigné par écrit la répartition des terres réalisée à l'initiative de don Francisco de Montejo Xiu et des caciques de la région. Cette forme liait, grâce à l'usage du suffixe partitif *-il*, l'écriture (*dzib*) à son support matériel, le papier (*huun*).

Cette création lexicale était sans doute une « traduction » maya du vocabulaire castillan qui désignait les actes notariés et les procédures légales qui y étaient adossées. En ce sens, il est significatif que *u dzibil huun* soit mis en parallèle avec l'emprunt *original*, terme que renvoyait littéralement à « l'origine » du document, c'est-à-dire au processus de production qui permettait de garantir son authenticité. La forme verbale *bay yanil u dzibal* (« tel que cela est écrit ») faisait d'ailleurs référence à l'inscription textuelle de l'information telle qu'elle était produite par don Francisco de Montejo Xiu et les caciques au terme de concertations verbales et d'un déplacement physique sur les terres (*tu p'izil ti traça*). Ainsi, c'était bien ce processus de production qui garantissait que toutes les informations enregistrées étaient véridiques (*hah tu lacal, ti manan çipanie*). Le terme *kahlay* et la particule *bin*, quant à eux, évoquaient la fonction mémorielle de l'écrit et son utilité pour les générations futures. L'analyse du « Mémoire » suggère donc que les constructions parallèles entre emprunts castillans et termes mayas permettaient de renforcer la légitimité d'un nouveau lexique maya relatif aux procédures administratives impériales et de revendiquer l'authenticité des documents écrits par les Mayas (*u dzibil hunil / original*) au terme de procédures (*u p'izil / traça*) menées par leurs soins.

## Bibliographie

- BECQUEY, Cédric, « De la nuit et de l'obscurité : une étude icono-épigraphique maya », *Ateliers d'anthropologie*, n° 48, 2020, <http://journals.openedition.org/ateliers/13487>.
- BOLLES, David, « The Mayan Franciscan Vocabularies. A Preliminary Survey », *Estudios de Cultura Maya*, n° 24, 2004, 61-84.
- BRICHER, Victoria R., *A Historical Grammar of the Maya Language of Yucatan (1557-2000)*, Salt Lake City, The University of Utah Press, 2019.
- BRICHER, Victoria R., « The Last Gasp of Maya Hieroglyphic Writing in the Book of Chilam Balam of Chumayel and Chan Kan », in William F. HANKS, Dan S. RICE (dir.), *Word and Image in Maya Culture: Explorations in Language, Writing, and Representation*, Salt Lake City, University of Utah Press, 1990, 39-50.

- BRICHER, Victoria R., « Literary Continuities across the Transformation from Maya Hieroglyphic to Alphabetic Writing », *Proceeding of the American Philosophical Society*, vol. 151, n° 1, 2007, 27-42.
- Calepino de Motul. Diccionario Maya-Español*, Ramón ARZÁPALO MARÍN (éd.), México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1995, 3 volumes.
- CERVANTES CUEVAS, María Teresa, « La evangelización, el saber y 'el otro' en el [*Thesaurus Verborum*] de fray Thomas de Coto o el arte de describir palabras », Tesis de Doctorado en Estudios Mesoamericanos, Universidad Nacional Autónoma de México, 2021.
- CHUCHIAK, John F., « Writing as Resistance: Maya Graphic Pluralism and Indigenous Elite Strategies for Survival in Colonial Yucatan, 1550-1570 », *Ethnohistory*, vol. 57, n° 1, 2010, 87-106.
- Códice de Calkiní*, Tsubasa OKOSHI HARADA (éd.), México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2009.
- COE, Michael D., *The Maya Scribe and His World*, New York, The Grolier Club, 1973.
- COE, Michael D., Justin KERR, *The Art of the Maya Scribe*, New York, Harry N. Abrams, 1998.
- CUNILL, Caroline, « Del *ah ts'ib* al *esscrivano*: historia de una transición en el Yucatán del siglo xvi », in Carlos CONOVER, Rafael FLORES (dir.), *Los discursos y las manifestaciones del poder colonial en el área maya*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, [à paraître].
- CUNILL, Caroline, *Uay dzibnoon maya. Escrita en (la tierra llamada) Maya. Análisis de dos cartas inéditas del siglo xvi*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, Biblioteca Indomexicana, 2023.
- CUNILL, Caroline, « Le nomadisme des mots. Emprunts lexicaux au castillan en langue maya yucatèque. Une approche historique à partir de textes du xvi<sup>e</sup> siècle », *HispanismeS*, n° 12, 2018, doi: [10.4000/hispanismes.969](https://doi.org/10.4000/hispanismes.969).
- CUNILL, Caroline, « L'Indien, personne misérable. Considérations historiographiques sur le statut des peuples indigènes dans l'Empire hispanique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 64, n° 2, 2017, 21-37.
- CUNILL, Caroline, « Archivos en los pueblos mayas de Yucatán y la construcción de una memoria legal (siglo xvi) », *Revista Fronteras de la Historia*, vol. 21, n° 1, 2016, 12-37.
- CUNILL, Caroline, « La alfabetización de los mayas yucatecos y sus consecuencias sociales (1545-1580) », *Estudios de Cultura Maya*, n° 31, 2010, 163-192.
- DUVE, Thomas, « La condición jurídica del indio y su condición como *persona miserabilis* en el Derecho indiano », in Mario LOSANO (dir.), *Un giudice e due leggi. Pluralismo normativo e conflitti agrari in Sud América*, Milan, Giuffrè Editore, 2004, 3-33.
- GARAY, Alejandro, « El problema de la escritura prehispánica k'iche' vista a través de las referencias y evidencias documentales coloniales », *Estudios digitales*, n° 2, 2014, 1-40.
- GRANA-BERHENS, Daniel, « *Itz'aat* and *Tlamatini*. The 'Wise Man' as keeper of the Maya and Nahua Collective Memory », in Stephany WOOD, Amos MEGGED (dir.), *Comparative Studies in Mesoamerican Systems of Remembrance*, Norman, University of Oklahoma, 2012, 15-32.
- FABRE, Gilbert, « Le substantif *Hidalgo* à travers sa propre histoire et celle dont il a fait l'objet », *Savoirs en prisme*, n° 18, 2024.
- FABRE, Gilbert, « Voyage des mots et univers de discours. De l'arabe aux arabismes de l'espagnol », *HispanismeS*, n° 12, 2018, doi: [10.4000/hispanismes.1019](https://doi.org/10.4000/hispanismes.1019).
- HANKS, William F., *Converting Words. Maya in the Age of the Cross*, Berkeley, University of California Press, 2010.
- HOUSTON, Stephen D., *Reading the Past: Maya Glyphs*, Berkeley, University of California Press, 1989.

- HULL, Kerry M., CARRASCO, Michael D. (dir.), *Parallel Words. Genre, Discourse, and Poetics in Contemporary, Colonial and Classic Maya Literature*, Boulder, University Press of Colorado, 2012.
- LACADENA, Alfonso, « A new proposal for the transcription of the *a-k'u-na/a-k'u-HUN-na* title », *Mayab*, n° 10, 1996, 46-49.
- MACHAULT, Julien, « *Los procesos de territorialización de los habitantes de Ebtún, s. XVI-XVIII* », *Revista Relaciones – Estudios de Historia y Sociedad*, [à paraître].
- MUNDY, Barbara, « The emergence of alphabetic writing: *Tlahcuiloh* and *Escribano* in Sixteenth-Century Mexico », *The Americas*, vol. 77, n° 3, 2020, 361-407.
- NEYROD, Dominique, « 'Discours sur le mot' et 'Discours du mot' : la dialectique perplexe du signe et de l'objet. L'exemple du mot castillan *sacre* », *Signifiances (Signifying)*, vol. 1, n° 3, 2017, 171-180, doi: [10.18145/signifiances.vi13.133](https://doi.org/10.18145/signifiances.vi13.133).
- NEYROD, Dominique, « Le mot comme événement et comme outil d'investigation historique et historiographique : *morisco* et *arábigo* dans le *Tesoro de la lengua española o castellana* (1611) de Covarrubias », *Savoirs en prisme*, n° 18, 2024.
- OKOSHI HARADA, Tsubasa, « Construcción del 'futuro pasado': una reflexión sobre la elaboración y traslado de los títulos de tierras mayas coloniales », *Cuadernos de Lingüística de El Colegio de México*, vol. 5, n° 1, 2018, 286-330.
- OKOSHI HARADA, Tsubasa, « Espaço, tempo y escritos: los títulos de tierras y la red de comunicación en los pueblos de indios de Yucatán », *Revista Indiana*, vol. 34, n° 2, 2017, 15-33.
- PULIDO RULL, Ana, *Mapping Indigenous Land. Native Land Grants in Colonial New Spain*, Norman, University of Oklahoma Press, 2020.
- QUEZADA, Sergio, OKOSHI HARADA, Tsubasa (dir.), *Papeles de los Xiu de Yaxá, Yucatán*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2001.
- QUEZADA, Sergio & TORRES TRUJILLO, Anabel (dir.), *Tres nobles mayas yucatecos*, Mérida, Instituto de Cultura de Yucatán, 2010.
- RESTALL, Matthew, « Heirs to the Hieroglyphs: Indigenous Writing in Colonial Mesoamerica », *The Americas*, vol. 54, n° 2, 1997, 239-267.
- STUART, David, *The Maya Artist: An Epigraphic and Iconographic Study*, Princeton, Princeton University, 1989.
- SULLIVAN, Paul, « Los archiveros mayas de lo sagrado », in Caroline CUNILL, Dolores ESTRUCH, Alejandra RAMOS (dir.), *Actores, redes y prácticas dialógicas en la construcción y uso de los archivos en América Latina (siglos XVI-XXI)*, Mérida, Centro Peninsular en Humanidades y Ciencias Sociales, 2021, 107-147.
- SULLIVAN, Paul, « La influencia de la escritura jeroglífica en el Yucatán colonial revalorada », *Estudios de Cultura Maya*, n° 56, 2020, 127-151.
- VAPNARSKY, Valentina, « The Voice of Prophecies: Expressions and Visions of Time in Yucatec Maya », in Ueli HOSTETTLER (dir.), *Los Mayas de Quintana Roo*, Bern, Institut für Ethnologie, 1996, 13-39.
- VAPNARSKY, Valentina, CHI CANUL, Hilario, « Écritures nocturnes. Régénération et circulation des écrits chez Mayas *cruzo'ob* », *Gradhiva*, n° 32, 2021, 83-105, doi: [10.4000/gradhiva.5469](https://doi.org/10.4000/gradhiva.5469).